

les justes et les purs

Ce que l'on pouvait savoir et faire en 1942. Ce à propos de quoi nous devons être vigilents aujourd'hui.

■ Les Justes ne sont pas les Purs. Les Purs n'ont que faire des Justes. Importance des mots. L'un a une connotation morale : *purus*, sans tache, sans souillure, exempt de mélange ; l'autre est issu du vocabulaire juridique-religieux : *justus*, conforme au droit, équitable, conforme à la justice divine. L'un vise haut, l'autre se veut plus modeste, plus terre-à-terre. L'un fait appel à une sorte de surhumanité ; l'autre se veut à hauteur d'homme. Faut-il rappeler que dans le judaïsme et le christianisme les saints sont tout sauf des Purs. Tous, avant de parvenir à la béatitude (rien à voir avec la pureté), ont fait l'expérience du mal, de la tache, de la souillure. Pas de meilleurs en matière de sainteté que ceux et celles qui ont d'abord donné dans l'abjection.

Purs ou Justes ? Deux événements récents (coïncidence fortuite ?) jettent un éclairage abrupt sur cette question. Un livre, un film. Un document, une réflexion. Des témoignages, une analyse. Le film : *Tzedek (les Justes)*. Son auteur : Marek Halter. Le livre : *la Pureté dangereuse*, de Bernard-Henri Lévy (1).

Détruiras-tu le Juste avec le Pervers ?

On connaît l'étrange comptabilité qui à propos des fautes de Sodome oppose Dieu à Abraham. «*Détruiras-tu le Juste avec le Pervers ?*» questionne celui-ci. Et combien faut-il de Justes pour que tu n'anéantisses pas les milliers de criminels ? Cinquante ? quarante-cinq ? vingt ? dix ? Dieu répond : «*Je n'exterminerai pas pour les dix*». Entendons : et n'y en aurait-il eu qu'un. Le Talmud reprend les choses autrement : «*Le monde repose sur trente-six Justes*», dit rabbi Abayé...

Où et quand trouve-t-on des Justes ? Partout où règne la pire injustice, partout où le mal domine en maître. Le 20^e siècle, l'Europe : jamais et nul part l'expérience du crime et de l'infamie n'a été conduite aussi loin. Temps et terrain d'élection pour quelques Justes, des Justes qui ne furent pas des héros ostentatoires et qui pourtant, tous, risquèrent leur vie. Ce sont quelques-uns de ces anonymes, trente-six de ces Justes, qu'avec beaucoup de persévérance Marek Halter a retrouvés dans divers pays d'Europe. Pour les faire parler, pour nous instruire, pour leur rendre justice. Voici une Danoise, un Italien, des Polonaises (oui, oui, des Polonaises !), des Allemands (aussi des Allemands, même un responsable nazi !), un Suisse, des Turcs, des Français (il y en eut, et pas se réveillant en 1943 !), une Bosniaque musulmane, une Belge, des Américaines, un Lithuanien, un Japonais..., voici une institutrice, un diplomate, des prêtres et des bonnes sœurs, un cordonnier, des cultivateurs, une simple mère de famille... Qu'ont-ils fait ? Pas de résistance armée, pas de barricades, non, ils se sont contentés, là où ils étaient, avec leurs pauvres moyens, lorsque les arrestations, les rafles ici, les ghettos, les camps là, étaient autant de terribles signes avant-coureurs du génocide qui se préparait, de sauver des Juifs de la persécution. Certains ont pu en sauver un, deux, d'autres des dizaines, d'autres des centaines, voire des milliers. Leurs motivations ? Quelques-uns ont agi parce que les victimes leur étaient proches (voisins, amis...), d'autres par un simple réflexe d'humanité, par une charité qui n'avait pas besoin de grands mots pour s'exprimer. Sans en tirer de conclusions, Marek Halter constate que dans leur grande majorité, les justes en question étaient «croyants», chrétiens pour l'essentiel,

protestants ou catholiques (quand on pense à ce que fut la position de la hiérarchie ecclésiastique à l'égard de Vichy...). Ce qui est émouvant, dans les déclarations de tous ces anonymes (qui par la grâce de ce film ne le sont plus tout à fait), parvenus aujourd'hui au terme de leur vie, c'est le ton de modestie, l'absence de pathos. Vous risquiez votre vie, insiste l'interviewer, pourquoi avez-vous fait cela ? - Pourquoi pas ?, répond l'un. On ne se pose pas de questions, répond un autre. J'étais jeune, avance une troisième. Que dirais-je aujourd'hui à mes enfants si je ne l'avais pas fait, s'excuse presque une quatrième, celle-ci mettant d'ailleurs le doigt sur un point essentiel : la transmission de la mémoire, cette mémoire qui nous fait à nous Français si cruellement défaut, comme on a pu récemment en faire l'expérience.

Si Marek Halter lui aussi ne force jamais le ton, ne donne ni dans la colère ni dans l'indignation, s'il réserve son jugement, une question néanmoins, lancinante, revient dans chacune de ses interviews : Vous avez fait cela, on pouvait donc le faire, pourquoi les autres ne l'ont-ils pas fait ? Les réponses, là encore, sont admirables de simplicité, de sérénité. Oh ! ce ne sont pas eux, ces trente-six Justes, qu'on aurait retrouvés dans quelque officine occulte de l'épuration commise aux basses besognes (comme celle de la tonte des femmes).

Comme le hasard fait bien les choses ! Le film de Marek Halter sort juste après l'accablant débat que nous ont valu les révélations sur le passé pétainiste de notre président de la République. Je crois que ce film qui se veut au-dessus de toute polémique est la meilleure réponse qui puisse être apportée à l'infamie rampante de ceux qui ont voulu, ces derniers mois, pour sauver l'honneur d'un homme, réhabiliter plus ou moins Vichy. On ne savait pas ? Les «élites» entourant le Maréchal ne savaient rien de rien ? Ah bon ! Mais ce cordonnier, cette paysanne perdus au fin fond de leur campagne, eux savaient, mais ce prêtre, plutôt favorable à Pétain au début, lui a tout compris dès le début 41, et s'est alors employé à faire passer des Juifs en Suisse. On ne savait pas, mais *la Gazette de Lausanne* et bien d'autres journaux suisses, eux, en 1940, savaient ce qui se tramait dans les camps français, et la presse anglaise et la presse américaine savaient elles aussi. Faut-il rappeler par ailleurs que la première rafle par la police parisienne ne date pas du 16 juillet 1942 mais du 20 août 1941, au cours de laquelle près de quatre mille Juifs furent arrêtés. Quand en finira-t-on avec cette fable de la non-responsabilité de l'Etat français dans la déportation des Juifs ? (Après avoir vu *Tzedek*, lisez le remarquable livre d'Anne Grynberg sur les camps de concentration «à la française» : *les Camps de la honte -1939-1944* - éditions de la Découverte.) Ne va-t-on pas demain nous expliquer que l'Etat français, la République française ne sont également pour rien dans la répression de la Commune, rien dans l'envoi à la boucherie de millions de jeunes hommes en 14-18, rien dans les guerres coloniales, rien dans les tortures et les massacres d'Algériens, rien dans les morts du métro Charonne... Est-il besoin de dire qu'un film comme *Tzedek* ne pouvait pas être fait par n'importe qui. La biographie de Marek Halter l'autorisait, lui, à sauver de Sodome ceux et celles qui devaient l'être. Il a fait un film juste. Oserai-je dire, sans hausser trop le ton, que c'est le film d'un Juste.